

# LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. I.

11 OCTOBRE 1888.

No. 2.

## FACULTE DES LETTRES DE PARIS

COURS LITTÉRAIRES

*Leçon du 14 avril 1888*

M. Désiré Nisard

Depuis le jour où j'ai dû suspendre ce cours sur l'histoire de la critique littéraire au dix-neuvième siècle, nous avons eu la douleur d'accompagner au lieu du dernier repos un des éminents critiques du siècle ; et, ce qui doit plus particulièrement nous toucher ici, un des maîtres qui ont illustré cette chaire où j'ai l'honneur de parler, un professeur dont le nom figure encore [tant la perte est récente], sur le nouveau programme de nos cours, parmi les noms des professeurs que la Faculté, après leur retraite, retient sur sa liste pour leur honneur et pour le sien. M. Désiré Nisard est, pour ainsi dire, encore présent parmi nous. Dans cette chaire, qui fut la sienne, et dans un cours où ses œuvres devaient naturellement occuper une place importante, ne vous semble-t-il pas convenable que l'ordre historique cède à l'émotion du moment, et que l'influence de ce maître soit appréciée à l'heure même où les esprits sont forcément ramenés sur le rôle qu'il a joué ? Il me semblerait que je manque à un grave devoir, si je ne saisisais pas cette occasion d'honorer la mémoire d'un homme supérieur, qui m'a fait quelquefois la grâce de me traiter en élève et en ami.

Son élève, messieurs, je dois bien avouer que je ne l'ai jamais été, quoique ce titre m'ait toujours flatté venant de sa bouche. Mais la vérité, qu'on n'a pas le droit de déguiser, m'oblige à dire que je n'ai jamais été assis devant sa chaire, ni à l'École normale, ni à la Faculté des lettres, et que jamais je n'ai entendu un seul mot de son enseignement. Il est vrai seulement qu'en diverses circonstances j'ai été jugé par lui ; car, durant plusieurs années, il a eu le droit de jugement sur presque toute l'Université : s'il a bien voulu en pareil cas me reconnaître pour son disciple, c'est une pure charité qu'il me faisait ; car à peine alors, au moins au début, connaissais-je même ses écrits. Tel est l'aveu sincère que je crois vous devoir en commençant, et pour m'engager à ne rien dire qui ne soit, au moins à mon sens, la vérité pure.

Je vous déclarerai avec la même franchise que j'ai toujours été extrêmement flatté de ses marques d'amitié. Il avait coutume de dire qu'il trouvait toute sa consolation dans ses amis, et il déployait une grâce charmante à caresser ceux qu'il décorait de ce titre. J'en étais absolument enchanté : tout transporté de son aimable accueil, je ne